



Chaque jour, un grand témoin évoque pour «La Croix» ce temps singulier du confinement.

**Aujourd'hui.** Isabelle Autissier, navigatrice et présidente du WWF France, estime que cet «étrange arrêt sur image» est une occasion de repenser nos modes de vie.

# «Comme en mer, puiser en nous des ressources insoupçonnées»

## repères

L'écologie, sa grande cause

**Ingénieure agronome de formation, Isabelle Autissier se passionne pour la mer et la voile, et devient, en 1991, à 34 ans, la première femme à accomplir un tour du monde en solitaire. La navigation restera l'une des grandes aventures de sa vie.**

**Elle est l'auteur de romans, de contes et d'essais, notamment inspirés de son expérience d'aventurière, parmi lesquels *Seule la mer s'en souviendra* (Grasset, 2009), *L'Amant de Patagonie* (Grasset, 2012) ou encore *Salut au Grand Sud* (Stock, 2006), coécrit avec le romancier Erik Orsenna.**

**Présidente de la fondation WWF France, elle y défend inlassablement la cause environnementale, avec le souci de la pédagogie, notamment dans des émissions de radio.**



Isabelle Autissier. Loïc Venance/AFP

*«Le peu invite au mieux, et puisqu'il n'y a plus de liberté extérieure, cultivons celle de l'intérieur.»*

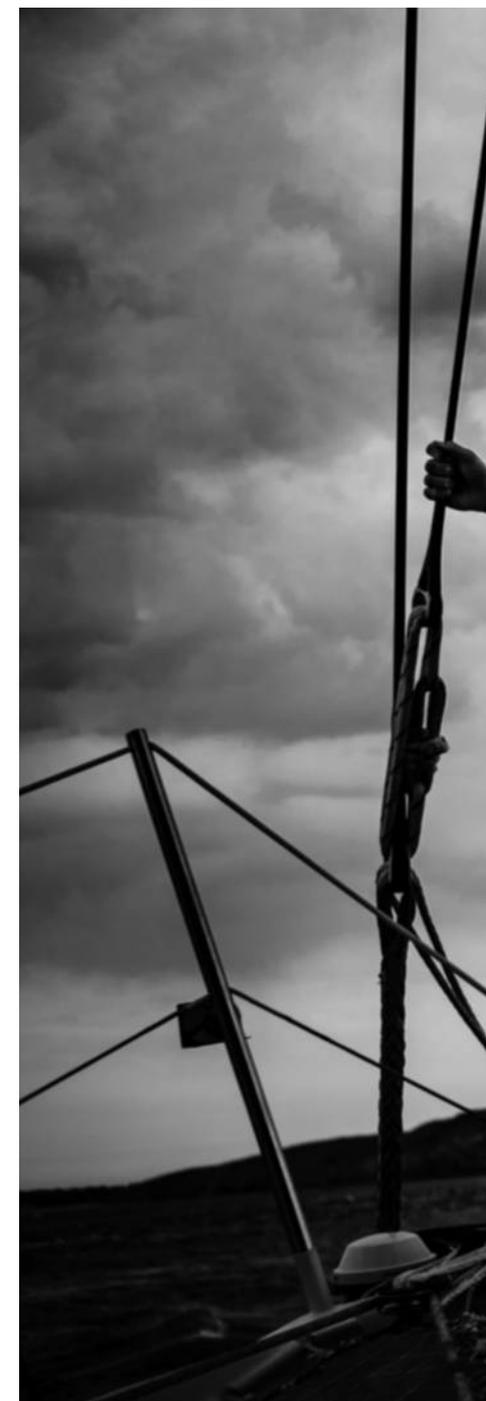
**I**l y a loin de notre confinement actuel à celui du marin en mer. Avant tout parce que les navigations que j'ai pratiquées sont des choix, mûrement réfléchis et même souvent obtenus de haute lutte. De plus, cet état d'isolement peut être interrompu, s'il en est vraiment besoin, en rentrant au port.

Cela étant, j'y vois deux similitudes : la volonté entravée et le vertige du temps. Dans ce monde où nous sommes habitués au «tout, tout de suite» au point que cela nous apparaît la norme, l'entrave paraît insupportable. Aller et venir à notre guise, pratiquer une activité, consommer quand et comme bon nous semble, nous est si familier que nous avons oublié que ce sont de très récents apanages de notre siècle, et d'une partie seulement des êtres humains.

Au-delà de l'intolérable qui met en jeu notre santé physique et mentale et celle de nos proches, ces nouvelles contraintes sont peut-être l'occasion de pratiquer la sérendipité : l'art de faire par hasard, ou malgré des conditions défavorables, des découvertes fructueuses. Ce rétrécissement du «dehors» favorise la réappropriation du «dedans». À la consommation effrénée et souvent superficielle peut succéder l'approfondissement de ces biens communs que sont les relations humaines, la culture, la solidarité.

Le peu invite au mieux, et puisqu'il n'y a plus de liberté extérieure, cultivons celle de l'intérieur. Les contraintes du quotidien sont lourdes, parfois très lourdes, mais autorisons-nous à essayer ce qui peut-être depuis longtemps nous fait rêver : écriture, dessin, musique, langue, littérature et tous ces domaines des connaissances les plus variées qui paraissent réservées à d'autres ou à plus tard.

Tirer le meilleur parti de ce que nous sommes permet souvent de se découvrir des ressources insoupçonnées. Combien de fois, seule en mer, une tâche m'est apparue insurmontable. Et pourtant, puisqu'il le fallait, j'ai trouvé des solutions. C'est en nous que sont les clés pour affronter cette période. Ce peu et ce mieux s'appliquent aussi aux rapports avec les autres. Jamais je n'ai plus goûté et appris de ma relation aux autres que seule sur l'océan. En les passant à cette épreuve de la rareté, les relations humaines prennent leur sens et leur poids. Elles nous apparaissent pour ce qu'elles sont : l'indispensable moteur des êtres humains.



*«En les passant à cette épreuve de la rareté, les relations humaines prennent leur sens et leur poids. Elles nous apparaissent pour ce qu'elles sont : l'indispensable moteur des êtres humains.»*

Ce retranchement que nous vivons ne doit pas être synonyme de fermeture, mais au contraire de re-création de ce lien social qui nous permettra de passer l'obstacle. Ces «autres» sont là, sur le palier, de l'autre côté de la rue, au bout du téléphone ou d'un réseau social, ceux que nous avons peut-être négligés, trop absorbés par nos rou- ●●●



François Gabart, navigateur. S'il y a loin de notre confinement à celui du marin en mer, Isabelle Autissier y voit pourtant deux similitudes, «la volonté entravée et le vertige du temps». M. Slomka/hanslucas.com



**ce que je  
(re)découvre**

## «Le goût des choses ordinaires»

**J**e considère comme une chance d'être confinée seule. Moi qui vis perpétuellement en déplacements et réunions, au point de ne passer que quelques rares journées par mois à la maison. Voilà que je me réapproprie ce que j'aime dans la solitude : la gestion choisie de mon emploi du temps et, avec elle, l'impression que je ne cours plus après. Je n'ai plus le stress de finir une tâche toujours plus vite, pour laisser place à cette autre programmée, cette impression d'avoir toujours l'œil sur ailleurs, au risque de bâcler. Je m'accorde la fantaisie de mes propres priorités. Bien sûr, j'ai des activités professionnelles, mais elles n'ont plus de pouvoir tyrannique sur quelques notes de musique, un bon petit plat ou un coup de fil à ceux que j'aime. Je m'appartiens, je me reprends en main, je m'écoute.

Immobile et confinée, je retrouve le plaisir de ces petits riens qui changent autour de moi : la lumière qui évolue dans la journée, les ombres qui s'allongent, les bourgeons de ce printemps qui diffèrent chaque matin, l'air plus frais ou plus doux à la fenêtre, les chants d'oiseaux qui ont remplacé le bruit des moteurs. Ces petits riens qui me renvoient au monde tel qu'il est, qui me renvoient à ce que je suis, petit humain sur une petite planète quelque part dans le cosmos. J'aime cette sensation, que je trouve aussi en mer, d'être partie d'un tout, d'en savourer les détails dont chacun, si on y réfléchit, est un prodige.

C'est ce rythme et cette présence au réel que je vais chercher, entre autres, en mer. C'est peut-être cela ma découverte du moment : la vie à terre peut être aussi savourée, dans son sens étymologique de «donner du goût». Voilà que je retrouve le goût des choses ordinaires.

●●● tines. Avec eux, nous pouvons partager nos frustrations, nos espoirs, nos rires et nos coups de gueule. Les liens tissés dans l'adversité sont de ceux qui ne s'oublient pas. Quant à nos très proches, ceux avec qui nous partageons des pièces aussi petites que peut l'être un intérieur de navire, il nous revient de les redécouvrir, eux aussi, d'en prendre soin. De cette attention naïtra peut-être des questions, des découvertes, des changements mais qui devraient pouvoir nous faire grandir ensemble.

La seconde grande nouveauté de ce confinement est le rapport au temps. Pour certains c'est une vacuité de l'agenda, une perte du repère des heures et des jours, un ralentissement de la montre. Pour d'autres, c'est un vertige d'organisation entre enfants, télétravail, conjoint(e), tâches ménagères décuplées ou compliquées.

Dans tous les cas, ce temps devient moins rythmé par l'extérieur, et il nous revient de remettre un ordre choisi dans nos occupations, de reprendre

la main sur les priorités. Car le temps est la seule chose qui nous soit comptée à tous de la même manière, seconde après seconde. Ce bien précieux est l'unique cadeau que nous pouvons faire à ceux que nous aimons. Voilà que l'occasion s'en présente. Ce temps n'est pas perdu, mais retrouvé. C'est aussi une liberté de nous adonner à une fantaisie, une passion, une expérience, une réflexion qui mûrissait quelque part au fond de nous. Voilà le temps coincé entre quatre murs, c'est l'occasion de le saisir, de le goûter autant que faire se peut, de le savourer, de l'emplir de nouveautés ou tout simplement de le laisser couler dans l'écoute d'un chant d'oiseau.

Cet étrange arrêt sur image est aussi une formidable occasion de nous interroger sur le sens de ce qui nous a menés jusqu'à présent et les raisons profondes de cette crise. Depuis des décennies, les alertes se font plus précises et plus impératives sur le non-sens de nos organisations économiques qui sapent les fondamentaux de nos vies sur cette

*«Voilà le temps coincé entre quatre murs, c'est l'occasion de le saisir, de le goûter autant que faire se peut, de le savourer, de l'emplir de nouveautés ou tout simplement de le laisser couler dans l'écoute d'un chant d'oiseau.»*

planète. Ce coup d'arrêt doit au moins servir à repenser et à préparer un avenir plus stable d'un point de vue environnemental et plus équitable du point de vue humain.

Un jour, ce confinement pren-

dra fin. Si nous ne faisons que reprendre le cours de nos vies comme si de rien n'était, alors cette épreuve aura été une inutile et douloureuse parenthèse. À côté des pandémies favorisées par la déforestation viendront les dérèglements climatiques, les guerres pour l'eau, les déséquilibres de la biodiversité. Et les bouleversements reviendront. Cet effondrement nous apprend que les organisations que nous avons construites ne sont ni omnipotentes ni éternelles. La fragilité que nous éprouvons aujourd'hui est un retour, certes brutal, à la réalité. La vie sur la terre est une exception dans l'univers, et l'homme n'est qu'un passant.

Mais peut-être restera-t-il un peu de ce goût nouveau, de cet étonnement à voir que le monde peut tourner autrement, de ces idées et ces solidarités nouvelles, de ce refus à retourner à la routine, de ces priorités redécouvertes? Le temps de l'attente est aussi celui de la prospective. Mettons-le à profit.

Isabelle Autissier